

Malgré l'émotion et le danger, et la peine qu'elle avait à apaiser l'enfant, malgré les hurlements du vent et la perplexité de la situation, elle ne put s'empêcher de se retourner pour jeter un dernier regard sur la cabane qu'elle abandonnait, et que les flots lui ravissaient. Elle songeait, — et elle ne sait point encore aujourd'hui comment lui vint, dans un pareil instant, une pensée aussi frivole, — elle songeait qu'elle avait eu tort de ne pas mettre une autre robe, et qu'elle aurait mieux fait d'emporter la plus belle layette de l'enfant ; elle priaît que la maison fût épargnée, et que lorsqu'il y reviendrait, "lui," il ne la trouvât pas trop vide ni trop désolée, et puis elle se demanda comment il saurait ce qu'ils étaient devenus, elle et l'enfant ?

Cette pensée lui serrait le cœur et la faisait défaillir ; mais elle avait une autre chose à faire que de s'attrister ; car, chaque fois que les longues racines de son arbre se heurtaient à un obstacle, le tronc se retournait à demi et la trempait, à deux reprises, dans l'eau noire et fangeuse. Le chien, qui ajoutait à son effroi par ses aboiements et par ses allées et venues incessantes, finit par tomber de l'arbre. Il nagea longtemps à côté d'elle et elle essaya de hisser le pauvre animal mais il s'y prenait maladroitement, la peur le rendait fou, et la fin elle le perdit de vue.

Ils étaient seuls maintenant, elle et l'enfant.

La lumière qui avait continué de brûler pendant quelques minutes dans la cabane abandonnée, s'éteignit tout coup. Il lui devint ainsi impossible de distinguer dans quelle direction l'entraînait le courant. Les eaux baissaient assurément. Elle devait être près du tourbillon formé par le confluent de la mer et de la rivière débordée. Si la marée ne descendait pas bien vite, il y avait à craindre que le flot ne les emportât tous deux au large, ou qu'un arbre, une poutre en dérive ne les érasât. Si au contraire, elle échappait à ce péril et si le reflux la poussait vers la baie, elle pouvait être portée sur une des pointes boisées de l'île, où elle attendrait la venue du jour. Par moments, il lui semblait entendre des cris d'alarme qui venaient de la rive, des beuglements de vaches et de bêlements de moutons. Mais non, ce n'était que le bourdonnement de ses oreilles et le battement de son cœur.

Elle s'aperçut alors qu'elle était, dans une position inconfortable, raidie et gelée au point de ne plus pouvoir bouger son bras ; et l'enfant jeta des cris si navrants, quand elle lui donna son sein, qu'elle vit bien que son lait était tari. Elle en fut si épouvantée, qu'elle ramena son mouchoir sur ses yeux et pour la première fois pleura amèrement.

Quand elle releva la tête, le mugissement du ressac était derrière elle. C'était une preuve que son arbre avait encore tourné. Elle prit de l'eau dans sa main pour étancher sa soif brûlante et la trouva salée comme ses larmes. C'était un soulagement, car elle savait maintenant qu'elle descendait avec la marée. Le vent tomba, et un silence profond, effrayant, commença à l'envelopper. À peine l'eau se ridait-elle au contact du grand arbre sur lequel la malheureuse femme était assise ; autour d'elle, rien que les ténèbres et la tranquillité du tombeau. Elle parla à l'enfant, sans doute pour s'entendre parler elle-même et pour se convaincre qu'elle n'était pas devenue muette. Puis elle pensa — singulière pensée, mais qu'elle ne put chasser — combien avait dû être terrible cette nuit où la grande arche de Noé avait échoué sur la haute montagne de l'Asie, quand tous les bruits de la création avaient disparu du monde. Elle pensa aux matelots cramponnés aux débris de leur navire naufragé, à tant de femmes réfugiées sur des radeaux et fouettées par les vagues cruelles qui les avaient charriées aux abîmes de la mort. Elle essaya de remercier Dieu de lui avoir épargné un semblable sort et pour prier elle détourna ses yeux de l'enfant qui dormait d'un sommeil agité.

Tout à coup parut dans le lointain, au sud, à l'horizon sombre, une grande lumière qui brillait et vacillait, vacillait et brillait.

Son cœur battit impétueusement contre la joue glacée de l'enfant.

C'était le phare à l'entrée de la baie.

Elle le considérait avec étonnement quand

l'arbre se pencha en roulant sur le côté, se traîna encore un peu plus loin péniblement et sembla s'arrêter définitivement. Elle étendit la main et sentit le contact de l'eau. L'arbre avait touché terre. La position du phare et le rugissement du ressac lui firent supposer qu'elle était sur le marais de Dedlow.

Son enfant malade, son lait tari lui causaient les plus vives angoisses. N'eût été cette double perplexité elle se fût sentie sauvée, délivrée. Peut-être aussi était-elle en ce moment obsédée entièrement par des impressions pénibles.

Quand les eaux commencèrent à se retirer, un grand vol de bernaches noires passa devant elle en jetant des cris perçants. Puis ce fut le tour des pluviers qui tournoyèrent autour de l'arbre en poussant leurs plaintes mélancoliques et s'abattirent enfin sans crainte, comme un nuage gris. Bientôt après un héron se leva en protestant, vola en craquant au-dessus d'elle et alla se poster un peu plus loin dans l'eau sur ses grâces échasses. Elle remarqua surtout un bel oiseau blanc — un peu plus gros qu'une colombe et ressemblant à un pélican — qui décrivit autour d'elle des cercles se resserrant d'instant en instant et se percha enfin sur une petite branche de l'arbre tout près de son épaule. Elle allongea le bras et caressa le joli cou blanc de l'oiseau. Celui-ci ne s'effaroucha point et ne bougea pas. Elle eut alors l'idée de le faire voir au baby qui s'en amuserait peut-être. Mais quand elle souleva l'enfant il était tout raide, tout froid, et ses petites paupières, qui ne s'ouvraient plus, étaient cerclées de bleu. Elle eut un grand cri, l'oiseau s'envola, et elle s'affaissa évanouie.

Ce fut le moment le plus grave.

Quand elle reprit ses sens, le soleil était levé, la marée basse. Un étrange concert de voix gutturales frappa son oreille. Une vieille squaw chantait un *husbaby* indien, en se balançant constamment devant le feu, qui avait ramené la pauvre mère sauvée des eaux.

Sa première pensée fut pour l'enfant et déjà ses lèvres s'entreouvraient pour le demander, quand une jeune squaw, qui devait être mère, elle aussi, devina sa préoccupation et lui apporta le petit *mowitch*, tout blême, mais vivant. Il était si comiquement couché dans un berceau d'osier, pareil à celui de l'enfant de la jeune Indienne, qu'elle se mit à rire et à pleurer à la fois.

Les deux Indiennes lui adressèrent un sourire qui fit voir leurs grandes dents blanches, et un éclair jaillit de leurs grands yeux noirs.

— Petit *mowitch* bientôt guéri, homme blanc revenir.

Elle était si transportée de joie, qu'elle les eût embrassées toutes deux en dépit de leurs faces brunes. Alors les Indiennes lui racontèrent qu'en cherchant des baies dans le marécage avec leurs singuliers paniers, elles avaient vu de loin flotter sa jupe sur l'arbre et la vieille squaw n'avait pu résister à la tentation de se procurer une robe neuve. Elles étaient accourues et avaient découvert la femme blanche et l'enfant.

Il va de soi que la robe fut donnée en cadeau à la vieille Indienne et quand enfin il revint, "lui", vieilli de dix ans par les angoisses, elle se sentit de nouveau si faible, qu'il dut l'enlever dans ses bras pour la transporter dans le canot.

Il n'avait rien su de l'inondation. Des Indiens, qu'il avait rencontrés à Utopia, lui avaient fait comprendre dans leur langage imagé, avec leur mimique expressive, que la pauvre mère qu'on avait recueillie là bas était sa femme. À la marée haute, il remorqua l'arbre qui n'en valait pas la peine, mais qui servit de fondation pour sa nouvelle maison. Celle-ci reçut le nom d'Arche-de-Mary. Mais il est facile de deviner que cette fois il la bâtit en un endroit où la crue ne pouvait l'atteindre.

Le maître des cérémonies vient d'avertir la famille que le corbillard peut se mettre en route.

Un parent de province arrive tout essouffé et cherche un moyen de présenter ses hommages aux deux fils du défunt, qui ont pris la tête du cortège. Tout à coup, montrant le cercueil :

— Alors, dit-il, il n'y a plus d'espoir ?

PINCÉE DE CONSEILS

NETTOYAGE DES LÉGUMES

Dans les cuisines anglaises on fait tremper, pendant quelques minutes, dans un vase contenant de l'eau salée, les légumes, salades, etc., et on les débarrasse ainsi très rapidement des vers, escargots, limaçons, etc., etc., qui peuvent être cachés parmi les feuilles. Ce moyen, fort simple du reste, est à recommander aux ménagères.

POUR PERCER LE VERRE

Pour pratiquer un trou dans le verre on commence par entourer la place à percer d'un petit bourlet de mastic de vitrier formant une cuvette. Dans ce récipient, on verse un peu d'essence de térébenthine, dans laquelle on a fait dissoudre un morceau de camphre.

Si l'on applique alors sur le verre au milieu de la cuvette, le foret du drille, on pratique la percée par une série de mouvements tournants. On prend la précaution de poser le verre, pour qu'il soit bien d'aplomb, sur un tapis ou un morceau de flanelle.

Par le même procédé, on peut scier ou limer le verre, en ayant soin d'humecter très abondamment l'outil et le verre de térébenthine camphrée.

CIMENT POUR AQUARIUM

Mélangez intimement une partie mesurée, disons une cuillerée de litharge, une cuillerée de plâtre de Paris, une cuillerée de sable blanc sec, un tiers de cuillerée de résine en poudre fine. Tamisez le mélange et conservez-le dans un flacon bien bouché, jusqu'au moment de l'emploi. Faites-en alors une pâte avec de l'huile de lin cuite et un peu de siccatif ; il ne faut jamais faire cette pâte d'avance : au bout de douze heures on ne peut plus l'employer. Ce ciment peut servir et résister aussi bien à l'eau de la mer qu'à l'eau douce ; l'aquarium peut être mis en usage immédiatement, cependant il vaut mieux donner au ciment le temps de sécher, trois ou quatre heures.

TRANSFORMATIONS MAGIQUES

Infusez quelques brins de campêche dans de l'eau et quand celle-ci sera rouge mettez-la dans une bouteille. Prenez alors trois verres, rincez le premier avec du vinaigre fort, jetez dans le second une pincée d'alun qui ne se verra pas si le verre n'a pas été essuyé, laissez enfin le troisième sans préparation. En versant dans les verres l'eau rouge de la bouteille, elle paraîtra jaune dans le premier, bleuâtre dans le second et deviendra noire si on remue avec une clef en fer, dans le troisième verre, l'eau prendra peu à peu une teinte violette.

ARROSAGE DES PLANTES EN VASE

Les personnes qui ne sont pas familières avec la culture de plantes, commettent souvent des erreurs quand elles arrosent leurs vases aux fleurs. Les jardiniers ont reconnu, par expérience, qu'un excès d'eau sur les racines est extrêmement préjudiciable pour presque toutes les plantes, et ils recommandent en conséquence de faire bien attention à l'arrosage, surtout en hiver. Il en résulte que souvent on n'arrose pas assez, ce qui ne vaut guère mieux. Du moment que la terre est assez sèche pour que les racines n'absorbent plus d'humidité, la plante souffre. L'arrosage doit avoir pour but d'empêcher que la terre n'arrive à cet état de sécheresse, surtout quand la plante croît ; il est clair qu'il faut en même temps éviter un excès qui noierait la terre et la plante. Il faut donc arriver à se maintenir dans ces limites et il semble que la chose ne soit pas trop compliquée. Une remarque encore à faire, c'est que lorsqu'on arrose, il faut donner assez d'eau pour mouiller le sol complètement ; la différence entre les plantes qui demandent plus ou moins d'eau doit être observée par le fait qu'on arrose plus ou moins souvent et non pas en donnant, à l'arrosage, une quantité d'eau plus ou moins grande.